

nisme, maladie grave du système nerveux provoquée par l'ingestion de particules de plomb contenues dans les anciennes peintures murales, qui touche particulièrement les enfants. De plus, les immeubles occupés illégalement sont privés d'alimentation en eau et en électricité et rendent nécessaire le recours aux équipements collectifs (fontaine à eau dans la rue, par exemple). Par ailleurs, entre la démolition et la reconstruction d'un immeuble se constituent des friches (v. p. 257) qui deviennent, à l'abri des palissades, des abîms de fixation pour les trafics de toute sorte, en particulier pour la vente et la consommation du crack.

Le quartier apparaît donc depuis une quinzaine d'années comme continuellement en chantier – chantiers de démolition, de réhabilitation et de rénovation du bâti, mais aussi chantiers de restructuration de la trame viaire et des trottoirs, de réaffectation et de contrôle des flux automobiles. Ces phénomènes sont aussi à l'origine de l'intervention publique policière et réglementaire (diverses inspections sanitaires, du travail, etc.), qui cherche à accorder les manières de faire locales aux normes sociales (règles de bon voisinage) et règlements juridiques de la société d'accueil, et à imposer le respect de la législation française en matière d'hygiène et de santé, d'encadrement du travail, de conformité du bâti, etc., aux membres des diasporas mais aussi à ceux qui les exploitent (marchands de sommeil, dealers, proxénètes, etc.). Ils sont enfin à l'origine de discours parfois stigmatisants des résidents qui n'appartiennent pas aux diasporas et qui, organisés en associations, tentent d'intervenir dans le débat public à travers les conseils de quartier pour dénoncer une "zone de non-droit".

Enfin, les équipes municipales successives tentent de modifier les flux de clientèle attirés par le caractère ethnique des prestations commerciales et des services proposés en intervenant directement sur l'offre. Dans les immeubles reconstruits appartenant à la ville, celle-ci peut

à celle qui fréquente les arrondissements du centre de Paris. Les effets en sont en réalité très limités. La nouvelle équipe a conçu, sous l'impulsion de Daniel Vaillant (PS), alors maire de l'arrondissement, le projet beaucoup plus ambitieux de délocaliser l'ensemble du commerce "ethnique" en créant un "marché des 5 continents" sur un grand terrain situé à proximité de la porte de la Chapelle. Cependant, les mesures incitatives au déménagement semblent insuffisantes pour assurer le succès de l'entreprise : le nouveau projet, qui propose la création d'un vaste centre commercial des produits exotiques, ne prend pas en compte la dimension sociale du dispositif actuel, où des pratiques spécifiques de chalandise ont pu se mettre en place à partir d'un tissu dense de petites boutiques mitoyennes ou proches, accessible grâce à des circulations piétonnières caractéristiques et complété par un réseau de lieux de sociabilité et de services difficiles à transposer. Fondé sur le rassemblement en un même lieu de biens en provenance du monde entier, le projet ne prend pas en compte non plus l'irréductibilité entre elles des pratiques, considérées à l'échelle de l'ensemble des communautés diasporiques installées à Paris dans ses différents quartiers ethniques.

LES CHUTES VICTORIA

Le site des chutes Victoria, sur le fleuve Zambèze, à la frontière entre la Zambie et le Zimbabwe, est un lieu unique en Afrique. La structure géologique a créé un paysage grandiose, qui a marqué l'histoire de la conquête coloniale du continent et est devenu un *spot* mondial de l'industrie du tourisme. C'est en ce sens un site géographique exceptionnel, qui cumule le lieu, l'interface et le

Les chutes Victoria, lieu

Le site des chutes Victoria est d'abord un point dans l'espace des plateaux d'Afrique orientale. La structure géologique est en effet particulière : le fleuve Zambèze a érodé le plateau sur une zone de basaltes, découpant successivement 8 gorges profondes qui plongent à plus de 100 mètres en contrebas du plateau. À distance, les chutes sont invisibles, seulement signalées par une "fumée" d'eau qui peut s'élever à plusieurs centaines de mètres du sol et par un bruit sourd persistant. La "fumée qui gronde" (*mosi-oa-tunya*) est le nom que les Lozi, anciens maîtres de la rive nord, ont donné au lieu, montrant ainsi que les chutes étaient avant tout pour eux un élément de repère visible de loin dans le paysage. La chute (la plus large du monde : 1,4 kilomètre) est entourée par une forêt ripisylve* qui profite de l'eau projetée en aérosols. En amont des chutes, le fleuve se fait méandreux et s'étale sur plus de deux kilomètres en saison des pluies. La découverte européenne des chutes en 1855 par David Livingstone, qui les baptise Victoria en l'honneur de la reine d'Angleterre conformément à une pratique courante des explorateurs (v.), introduit le site dans l'imaginaire occidental, qui va le représenter (gravures) et le construire comme un haut lieu* de la nature africaine jusqu'à aujourd'hui.

Les chutes Victoria, interface

Les chutes Victoria ne sont pas uniquement un lieu topographique, elles font également partie d'un ensemble plus vaste d'interface écologique et social. Les chutes sont déjà une étape du Zambèze, quatrième fleuve du continent. Après le plongeon dans les gorges, le cours d'eau creuse un vaste escarpement qui s'évase progressivement sur les 1 500 kilomètres qui lui restent à parcourir jusqu'à l'océan Indien. Au XIX^e siècle, les explorateurs européens ont d'ailleurs vu le Zambèze comme un axe de mise en valeur des hautes terres de l'intérieur du continent permettant de transporter les minerais (v. Copperbelt) vers l'océan, avant de découvrir d'autres chutes près des côtes qui rendaient la navigation fluviale impossible.

L'idée d'un axe allait pourtant continuer à structurer les entreprises britanniques. À partir de 1900, l'inscription des chutes Victoria dans l'espace occidental prend deux formes. Le site est déjà un nœud dans la construction de l'axe de communication entre Le Cap et Le Caire voulu par Cecil Rhodes et sa compagnie, la BSAC (British South Africa Company), qui administre les terres britanniques des deux Rhodésies jusqu'en 1924. De fait, une route rejoint les chutes Victoria dès 1898 et le train arrive en 1904, permettant de relier le site aux centres urbains et aux ports d'Afrique du Sud. Un pont franchit la première gorge un an plus tard, ouvrant la voie à l'exploitation du cuivre du Copperbelt (v.).

Mais si l'ambition de relier par rail Le Cap au Caire ne fut jamais réalisée, la seconde mise en valeur des chutes devait s'avérer durable. Un somptueux hôtel, le *Victoria Falls Hotel*, est édifié face aux chutes en 1903 et les touristes commencent à affluer sur le lieu. Un film réalisé en 1906 sur les chutes attire six millions de spectateurs britanniques en six mois de projection. La BSAC crée une réserve autour des chutes dès 1894 et un parc national (v.) est promulgué en 1900. Dès lors, l'association de la beauté du paysage et des installations "modernes" devient l'argument central de l'industrie du tourisme et des autorités coloniales. Les chutes Victoria sont ainsi un poste avancé du progrès dans le continent sauvage, une relation réussie entre le danger et l'érotisme des chutes et plus généralement du continent noir. Un lieu où la maîtrise technologique européenne rencontre la nature africaine, relié au monde civilisé par une ligne de chemin de fer symbole du savoir-faire impérial. Cette vision des chutes Victoria n'a pas fondamentalement changé depuis lors. Le lieu reste une excroissance touristique de l'Afrique du Sud, une étape dans les circuits des tour-opérateurs occidentaux largement déconnectée de son environnement immédiat. En territoire zimbabwéen on trouve plus d'une quinzaine d'hôtels regroupant 2 000 lits, à partir desquels se développe une pratique touristique diversifiée qui concerne aussi bien le site lui-même (visite des chutes et des îles du Zambèze) que les deux parcs nationaux situés à proximité, le Zambezi National Park et le Victoria Falls National Park (safari photographique et promenades). Le développement de la rive zambienne est plus récent. Outre le parc national de

Mosi-Oa-Tunya et quelques hôtels à proximité des chutes, la ville de Livingstone, située à une dizaine de kilomètres du site, a connu l'implantation récente de *The Falls Resort Complex*, un ensemble de grands hôtels de luxe doté d'un centre de conférence, construit et géré par la firme sud-africaine Sun International, et destiné aux voyages d'affaires. Ces extensions récentes, complétées par les *lodges* en cours de développement dans le Chobe National Park, sur le territoire botswanais, préfigurent la formation d'un espace touristique transfrontalier [STOCK et al., 2003].

Cette création d'un lieu par la puissance coloniale s'est bien évidemment faite au détriment des anciens occupants. Historiquement, la ligne du fleuve délimitait les royaumes lozi au nord et ndebele au sud. L'arrivée des Britanniques va bouleverser cette organisation, mais va aussi pérenniser la frontière entre Lozi et Ndebele, qui sera conservée pour délimiter la Rhodésie du Sud et du Nord et plus tard la Zambie et le Zimbabwe (v. État ; Découpages).

Les chutes Victoria, territoire

La continuation dans le temps des frontières entre royaumes africains et empire britannique n'est pas uniquement le fruit d'une évidence topographique. Plus fondamentalement, le choix des colonisateurs répondait à une stratégie politique consistant à privilégier certains groupes sociaux par rapport à d'autres dans la mise en place de l'administration rhodésienne. Autour des chutes Victoria, les Britanniques ont favorisé le royaume lozi, au détriment du groupe social leya qui habitait à proximité directe du fleuve. Alors que les rois lozi sont reconnus par

culture et la société leya étaient étroitement liées au fleuve, représentant le lien avec les ancêtres, le lieu de purification contre les maladies et une zone de refuge en cas d'attaque des Lozi ou des Ndebele. Les deux chefs coutumiers habitaient jusqu'au début du XX^e siècle sur des îles en amont des chutes et pouvaient se réfugier dans des grottes le long des parois rocheuses en aval de la cataracte. Le fleuve Zambèze constituait donc un véritable territoire social pour les Leya, bien avant d'être une zone de frontière. Les Britanniques allaient les repousser entièrement en dehors du secteur des chutes. En 1940, plus aucun Leya n'était présent entre Livingstone et Victoria Falls, les deux villes situées respectivement au nord et au sud du fleuve.

Le mouvement de patrimonialisation qui touche actuellement les secteurs de la culture et de l'environnement peut sans doute recréer un territoire associé au fleuve. Le classement des chutes au patrimoine mondial de l'humanité par l'UNESCO en 1989, la diversification des activités sportives et des pratiques touristiques (saut à l'élastique ou *bungee* depuis le pont, *rafting* dans les gorges du fleuve, survol en hélicoptère du site, croisière fluviale, etc.) et les animations culturelles retraçant la vie des Leya redonnent une vie au site partiellement débarrassée de son élitisme impérial. Mais cette nouvelle spatialité, réinvention d'une tradition [HOBBSAWM et RANGER, 1983] et définition d'un nouveau patrimoine [CORMIER-SALEM et al. 2002], s'effectue dans des termes qui ont désormais plus à voir avec une mondialisation (v.) de la culture qu'avec un espace social localisé.

LE COPPERBELT

Anne Volvey (dir.) Yveline Déverin Myriam Houssay-Holzschuch
Estienne Rodary Isabelle Surun Karine Bennafla

L'Afrique



Les auteurs

Anne Volvey (dir.), ancienne élève de l'ENS Fontenay St-Cloud est agrégée de géographie et maître de conférences en géographie à l'université d'Artois.

Yveline Déverin, ancienne élève de l'ENS Fontenay, est agrégée de géographie et maître de conférences en géographie à l'université de Toulouse-le-Mirail.

Myriam Houssay-Holzschuch, ancienne élève de l'ENS Ulm, est agrégée de géographie et maître de conférences en géographie à l'ENS-LSH (Lyon).

Estienne Rodary est docteur en géographie.

Isabelle Surun, ancienne élève de l'ENS Ulm, est agrégée d'histoire et maître de conférences en histoire contemporaine à l'université de Lille-3.

Avec la participation de **Karine Bennafla**, ancienne élève de l'ENS Fontenay St-Cloud, agrégée de géographie et maître de conférences en géographie à l'université de Lyon-2.

Les auteurs remercient pour leur participation à des titres divers Anne Gaugue, maître de conférences en géographie à l'université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, Marie-Albane de Suremain, docteur en histoire contemporaine, enseignante au lycée Viollet-Le-Duc, Villiers-Saint-Frédéric, et Valéry Gaillard, réalisateur de cinéma. Ils remercient également l'artiste Ernest Pignon-Ernest, J. Krekelaar du Centre Edmond Fortier et la Compagnie Guépard pour l'autorisation de publication des documents photographiques correspondant à leurs différentes activités ou fonds.

Édition : **Philippe Lemarchand.**

Assisté de : **Michèle Miroir.**

© Atlande, 2005 Tous droits réservés

ISBN : 2-912232-59-7